

LES DEUX PETITS

C'était à la tombée du jour. J'ouvris ma fenêtre au dernier rayon du soleil couchant et au frais du soir. Le tumulte du jour avait cessé dans nos rues ; la ville fatiguée de la chaleur et de l'activité fébrile de la journée rentrait paisiblement dans le calme de la nuit.

Seuls les petits oiseaux, de retour au nid maternel, dans un tendre gazouillis, s'échangeaient leurs souhaits avant de s'endormir.

Je m'étais accoudé, en écoutant cette musique toujours nouvelle du petit peuple ailé, et mes yeux erraient au hasard, lorsque, tout-à-coup, deux enfants placés presque sous ma fenêtre, attirèrent mon attention.

L'un, blond, aux cheveux bouclés, les joues roses, le regard doux et bon, était coquettement habillé. Ses petites mains tenaient un fruit. Il était assis sur le seuil d'une porte. L'autre, à la mine misérable, chétif, en haillons, n'avait de commun avec le premier, que cette candeur et cette bonté qui se reflétaient dans ses grands yeux noirs. Un peu éloigné, il s'était arrêté et regardait le petit riche. Le sourire sur les lèvres, il écouta longtemps son joyeux caquet. Il semblait toute joie de le voir si heureux. L'autre petit, lui, ne le voyait pas.

Voulant jouer avec son fruit, le marmot, aux cheveux bouclés, l'échappa. Il disparut en roulant. Le bambin se prit à pleurer. Ses larmes et ses cris redoublèrent en voyant tout-à-coup le petit pauvre courir avec empressement après son fruit. Celui-ci avait-il cédé à la gourmandise, et se hâtait-il de dérober ce fruit pour s'enfuir ensuite ? Était-ce cela qu'il épiait depuis si longtemps ? Oh ! non, le mioche avait trop bon cœur. Il le ramasse, le nettoie, le sourit sur les lèvres, revient vers l'enfant tout en larmes. Il lui sèche les yeux en lui remettant son fruit, puis, avec une tendresse toute candide, il le baise au front, lui disant de sa voix la plus douce : " Ne pleure pas, mon beau ! "

Cette scène de naïve candeur et de générosité enfantine, ne se termina pas là. Le blond marmot cesse de pleurer, un doux sourire s'épanouit sur ses lèvres à la suite du baiser de l'indigent. Il veut, à son tour, remettre à son petit ami le bon office qu'il vient de lui rendre. Il regarde son fruit, et, tendant sa petite main, il le lui donne. Le pauvre accepte avec un sourire. Il sépare son cadeau, et en donne une moitié à l'enfant blond. Les deux petits s'asseyent l'un près de l'autre, le bonheur dans l'âme et le

sourire sur les lèvres, savourant leur fruit devenu plus succulent encore.

Quel bonheur pour des mères d'avoir des enfants au cœur si riche. Avec la dame romaine, elles ont droit de s'écrier, en les montrant : " Voilà mes joyaux ! " Cri légitime d'un cœur maternel. Mère riche, votre petit est le plus précieux de vos joyaux, et vous, mère pauvre, votre enfant vous rend la plus riche des mères.

Que dis-je, leur mère ? en ont-ils une encore ? Ces petits anges connaîtraient-ils le vide immense que cause l'absence d'une mère, et toute l'amertume que renferme le nom d'orphelin ? Ah ! je m'arrête ici... Pourquoi ce nuage de tristesse sur un spectacle aussi ravissant !

GUSTAVE DE JUILLY.

PENSEES PRINTANIERES

Sous le bleu ciel de notre cher pays, la nature enfin sourit au doux printemps.

Combien de poètes, déjà, ont chanté cette charmante saison ! Combien d'autres encore la chanteront tour à tour.

La timide violette même, qui n'a pas, tant s'en faut, la verve de ces rêveurs inspirés, la chante tout bas. C'est que la pauvrete qui, généralement, n'a pour abri que l'herbe des champs, est à la fois heureuse et confuse de se sentir ainsi agréablement transportée à l'ombre d'une FEUILLE D'ERABLE. Elle fera bien triste figure au milieu de ce délicieux Eden.

Et pourtant, ce doit être si bon d'aller, parfois, reposer son esprit sous ce frais ombrage. On est si bien là pour confier à la brise embaumée qui passe ces mille riens intimes qui peuplent le cœur d'une femme, tout dans ce coin exquis est si suavement poétique. Là, c'est l'idéal toujours voilant l'insipidité du côté matériel. C'est le reposoir du cœur en même temps que le rendez-vous des âmes généreuses qui se dévouent au bien de la religion et de la patrie.

Puisse cette feuille bienfaisante, éclore au réveil de la nature, reverdir sans cesse sous les mains vigilantes qui la cultivent.

Allons ! déjà il me faut m'arracher au rêve pour retourner à la réalité, au devoir qui m'appelle ; mais, auparavant, ô chère petite feuille, laisse-moi jeter cette faible note, écho de mes pensées printanières :

Dans la verte ramure,
En mon âme ravie,
Ici bas, tout murmure :
Le printemps, c'est la vie !

VIOLETTE.